

Repenser le temps, pour repenser le travail ?

Jean Viard *

Avant-propos

L'Expansion d'octobre 2003 titre: « Faut-il brûler la RTT ? » L'image est forte et violente. On sent bien que le sujet porte en lui une charge symbolique telle que les images utilisées sortent des registres politiques ordinaires. Dans ce pays, « on » brûle plutôt des voitures et durant l'été 2003 – au moment où l'article de *L'Expansion* fut écrit – s'embrasait le massif de l'Esterel en Provence; hier, on brûla des livres. Jadis des sorcières. Faut-il voir dans l'image de *L'Expansion* une allusion à Martine Aubry en sorcière socialiste ?

Saisissant la balle au bond, des députés libéraux ont, le même mois, proposé de revenir sur

* Directeur de recherche CNRS au Centre d'étude de la vie politique française. Auteur, notamment, de *Penser les vacances* (Actes Sud), *la Société d'archipel ou les territoires du village global*, *Court Traité sur les vacances, les voyages et l'hospitalité des lieux*, *le Sacre du temps libre – la société des 35 heures* (l'Aube). Ce texte est mis en forme à partir d'une intervention orale.

cette réduction du temps de travail que le gouvernement de J.-P. Raffarin a déjà limitée aux entreprises importantes. Le président de la République a prudemment bloqué cette initiative, la gauche protestant assez mollement, la droite étatiste refusant, par la bouche de Jean-Louis Debré, que l'on touche à « cet acquis social ».

Que nous dit donc cet article de *l'Expansion*? Que 36 % des Français interrogés sont pour la suppression des 35 heures, et que, pour 52 % d'entre eux, les 35 heures disparaîtront progressivement dans les années à venir. Et parmi les 300 personnes enquêtées qui sont elles-mêmes aux 35 heures – une base très réduite –, 100 préfèrent garder leurs 35 heures qu'obtenir une hausse de salaire, 140 préfèrent une hausse de salaire et 60 hésitent. Il n'y a pas là de révolution, mais une inflexion en défaveur des 35 heures. Celles-ci, huit ans après avoir été votées, ne font d'évidence pas consensus, et d'ailleurs ses inventeurs socialistes les défendent assez peu, laissant alors le champ libre à une bataille *en contre* très active que le dossier de *l'Expansion* illustre clairement. Cela dit, dans ce dossier, on lit aussi que la loi des 35 heures a créé 300 000 emplois et que la productivité du travail en France en 2002 (indice 103) devance toujours l'Allemagne (101), les États-Unis (100), l'Union européenne (91), la Grande-Bretagne (79), le Japon (72) et la Corée (37)!

Je ne vais cependant pas me prétendre spécialiste en productivité du travail pour défendre une réforme dont je ne fais qu'observer les conséquences. Mais, ce sur quoi je veux insister, c'est que dans le dossier de *l'Expansion*, on trouve des éléments quantitatifs qui peuvent tout à fait conduire à la thèse inverse de celle du titre signalé en ouverture. Ce qui permet d'avancer que plus qu'à une réalité qui aurait basculé, nous sommes confrontés à une bataille idéologique. Et cette bataille tourne autour de la place du travail dans notre organisation sociale, et dans nos systèmes de valeurs.

Nous allons ici essayer d'en savoir un peu plus sur ces questions. Mais posons d'emblée l'hypothèse qui, progressivement depuis huit ans, me paraît devoir s'imposer: la loi des 35 heures, en remettant officiellement sur l'ouvrage l'ordre du temps issu des sociétés industrielles – démarche qu'a accélérée depuis le vote de la loi sur l'allongement des années de cotisation pour la retraite –, a rendu visible ce qui était déjà là, mais que nous n'avions pas pris la peine de voir, à savoir la radicale transformation de la place du travail dans nos sociétés au xx^e siècle. Changement en termes de durée du travail, de pourcentage du temps d'une vie passée au travail, de la place des femmes et des hommes face au travail, de localisation des emplois dans l'espace, de l'âge du « premier rapport »... et peut-être surtout, de la

place sociale des normes, des valeurs et des représentations issues de la culture du travail dans la société générale. Ces changements ont été tellement forts que certains ont pu croire à la fin du travail.

Ces changements inquiètent la culture politique qui, depuis deux siècles, est organisée de manière très fusionnelle avec celle du monde du travail: la droite en reprenant la représentation hiérarchique et masculine, la gauche, l'idée d'organisation en classes sociales. Or les 35 heures, comme plus tard le débat sur les retraites, sont venues nous imposer de voir que ces deux grilles de lecture et d'action n'étaient plus au centre de l'organisation sociétale. Le social et le sociétal se sont découplés, le social reste important, mais à côté d'une sphère privée et individualisée concurrentielle avec elle en termes de normes de valeurs et de représentations. La société a dorénavant deux bases: l'une est évidemment toujours régie par le travail, la production, l'effort, la richesse, les luttes sociales... Quant à l'autre, elle est régie par le primat du « je » qui s'auto-organise, s'interpénètre, voyage, découvre et ne se retourne vers la sphère publico-sociale qu'en cas de problème ou de crise. C'est la société de l'abstention politique ordinaire, sauf événement exceptionnel – crise, risque majeur, spectacle réussi... C'est aussi une société de nouvelles exclusions et de rejets

multiformes et complexes car on peut être inclus dans une part du sociétal et absent dans l'autre. On peut travailler et être solitaire (voir les petites annonces), on peut être hyperintégré dans sa tribu amicale et marginal face au travail (voire stratège de l'antitruavail aidé, à la grande fureur du Medef). Il y a donc là aussi plusieurs chemins pour appartenir, pour créer, lier et se relier. Il y a aussi l'exclusion totale, celle qui additionne le non-travail au non-relationnel et dont l'emblème est le SDF. Il y a donc augmentation de la liberté et de la précarité, multiplication des appartenances, recul des structures et développement des événements, croissance des liens amicaux et recul des liens sociaux, souffrance des précaires et angoisse des politiques, aisance pour beaucoup, exclusion pour une part, manque d'horizon pour tous.

Je voudrais dire enfin ici que je suis venu aux questions du temps de nos sociétés par des chemins de traverse. Depuis trente ans, je travaille sur le tourisme et les vacances, et en particulier sur leurs effets dans les régions rurales. Or le temps rural est très différent du temps urbain. Souvent, quand on en partage le rythme, on a le sentiment de vivre intimement avec des civilisations millénaires disparues, ou lointaines. La place de la répétition cyclique, de la nuit; le lien entre pluie et repos, la permanence des lieux avec leur charge mémoriale dense, le heurt du

temps long des arbres et du temps court des jardins... J'en ai ressenti au quotidien qu'il y avait plusieurs structures des temps sociaux, différentes dans leur intimité autant que dans leurs effets sur la mise en scène de la vie commune, les temps pouvant voisiner sans se connaître, ni tout à fait se comprendre.

En outre, on apprend beaucoup sur nos sociétés en observant, à partir de ce temps quotidien rural, celui des gens en vacances: comment ceux-ci se comportent, quelles relations ils ont avec les sociétés locales; comment les sociétés locales les acceptent ou non; quels discours circulent sur les vacances, etc. C'est cette longue expérience sur le thème des vacances qui m'a conduit à travailler sur l'ensemble des temps libres, avec un regard je l'espère un peu décalé pouvant aider à la réflexion de chacun.

*

Lorsque les 35 heures ont été instaurées, il m'est apparu immédiatement qu'une réforme du temps de travail n'était guère pertinente sans être accompagnée d'une politique sur le temps libre. Ma thèse de sociologie portant sur les congés payés octroyés en 1936, sur les vacances, il me semblait évident que la création de nouveaux congés payés devait s'accompagner d'un ministère comme celui de Léo Lagrange pour s'occuper des

gens à qui l'on accordait du temps. Il me paraissait donc normal, quand on instaurait la réduction du temps de travail, d'avoir dans le même temps une politique du temps libre: donner du temps, c'est une chose, mais il n'y a rien de plus inégalitaire que l'accès au temps et, naturellement, ce qu'on peut en faire. On sait très bien qu'avoir du temps libre quand on habite à Bondy, ce n'est pas pareil que quand on habite dans le centre de Rennes. La qualité des espaces publics, la densité des spectacles offerts, les choses à voir ou simplement la qualité de la flânerie, la tranquillité de l'espace public, etc., tout cela fait que le temps vécu n'a pas du tout la même densité.

J'ai donc été chargé en 2000, par Élisabeth Guigou, ministre du Travail, d'observer les conséquences des 35 heures sur les temps libres. J'ai conduit des investigations, pour essayer de comprendre ce qu'on avait fait, mais aussi pourquoi la société réagissait difficilement à cette réforme; pourquoi une telle réforme ne satisfaisait pas complètement..., comprendre à quoi on avait touché. Je dirais donc aujourd'hui qu'on a touché très profondément à l'organisation du temps de la société industrielle. L'histoire des sociétés industrielles est une longue bataille pour s'arracher aux temps de Dieu et de la civilisation rurale, puis pour réduire le temps de travail. C'est une bataille qui a commencé en France en 1789 avec la suppression de tous les jours fériés y compris le

dimanche. Puis, libéré du temps de Dieu mais écrasé par celui du travail, le XIX^e siècle sera le siècle terrible de la révolution industrielle et des luttes entre exploitation, religion et repos privé. Il faut attendre 1841, quand on a interdit le travail des enfants, pour un retournement de tendance; puis 1848 quand on s'est battu pour la journée de travail de 11 heures – journée qui revient à 12 heures après 1848. Puis 1907 pour le dimanche férié. 1936 pour les congés payés et les 40 heures. 1946 pour la retraite. Puis, 1981 pour les 39 heures et la retraite à 60 ans et, enfin, 1997 pour les 35 heures. Cette histoire est celle d'une construction du temps: la construction du temps du travail bien entendu, et celle du temps où on ne travaille pas. Et à un moment, dans cette lutte pour réduire le temps de travail et petit à petit créer un temps de loisir, puis un temps de vacances, on est comme passés de l'autre côté du miroir.

Car ce qui se passe avec les 35 heures, c'est que dans notre société – une société individuée, de mobilité, d'éducation, même si, dans la masse de la population, tous ne sont pas mobiles, ni individués, ni forcément très éduqués –, on est comme passés derrière le miroir. C'est-à-dire que les gens se sont approprié leur temps, ce temps qui fut à Dieu, et que depuis 1789 nous considérons comme voué au travail. Le travail que nos parents et les parents de nos parents trouvaient légitime à organiser leur vie, les groupes sociaux,

leur temps, leur lieu de vie établi en fonction de leur emploi, etc., au fond, ce travail, même s'il demeure, a perdu ce type de légitimité car le temps, peut-être bien qu'il nous appartient. Peut-être sommes-nous légitimes à organiser notre vie autour de nos propres centres d'intérêt et, derrière, à se débrouiller pour que le travail rentre dans les cadres de ce temps qui était à moi. Travailler quand il reste un moment, injure suprême pour le capital. Et pourtant...

Alors on voit bien la longue plainte de beaucoup de chefs d'entreprise, dont une partie est totalement réactionnaire, mais une partie seulement. Ne simplifions pas: combien de jeunes, quand ils entrent maintenant dans une entreprise, commencent par demander... ce qu'ils auront comme RTT! Avant, on commençait par se préoccuper de la qualité du poste. Il y a là un renversement, un basculement dont il faut prendre conscience, parce qu'il nous indique quelque chose de fondamental, il nous instruit du fait qu'on est passé d'un temps industriel à un temps de l'individu. C'est un autre temps, et un temps structuré très différemment où le travail va devoir se battre pour avoir une place.

La place du travail dans le temps de la vie

Je m'appuie sur quelques chiffres pour faire choc: en 1870, sous Napoléon III, l'espérance de vie à quinze ans était de trente ans en France. Un

siècle plus tard, en 1970, elle était de soixante ans. Aujourd'hui, une petite fille sur quatre qui naît va vivre cent ans. Son espérance de vie à quinze ans sera probablement supérieure à quatre-vingts ans. C'est un premier élément de rupture qui me semble fondamental.

Deuxième élément de rupture qui me semble tout aussi fondamental: la place du travail dans le temps de la vie. En 1900, un ouvrier, un paysan avaient une espérance de vie de 500 000 heures – à peine plus longue qu'il y a mille ans. Aujourd'hui, notre espérance de vie est de 700 000 heures. En 1900, un ouvrier ou un paysan travaillait environ 200 000 heures dans sa vie, soit 40 % de son temps de vie. Comme il dormait 40 % de son temps, il ne restait pas grand-chose pour le temps libre, les loisirs, l'amour, la cuisine et le jardinage – il faisait sans doute l'amour moins de 1 000 fois dans sa vie. Dans les milieux populaires, la vie, comme la société, était dominée par le travail d'une façon extraordinaire, ce que retrace bien le livre *la Vie d'un simple*, d'Émile Guillaumin¹, qui est un récit d'une vie paysanne.

En 1950, après la guerre, la vie a augmenté de 100 000 heures, on est à 600 000 heures d'existence en moyenne, la durée du travail est passée à 120 000 heures, c'est-à-dire qu'on com-

1 LGF-poche, 1977.

mence à travailler à 13-14 ans, puis il n'y a pas encore la retraite, ce qui fait qu'on travaille 20 % de son temps sur terre. On a diminué le temps de travail depuis 1900, 1936, les 40 heures, les congés payés. Puis on arrive en 2000, où l'on a encore gagné 100 000 heures d'espérance de vie et, avec les 35 heures, il faut travailler 63 000 heures pour avoir droit à la retraite. 40 années à 35 heures, c'est 9 % de notre temps. Avec la réforme des retraites, on va passer à deux années de plus, ce qui nous augmente le temps de travail à 67 000 heures, mais comme nous allons gagner 100 000 heures d'espérance de vie en vingt ans, le pourcentage du temps travaillé va diminuer à 8,2 % de l'existence moyenne dans les vingt prochaines années.

Ces chiffres, au demeurant réducteurs et discutables dans le détail, signifient que la place du travail n'est plus du tout la même, en quantité mais aussi en termes de structuration de la vie: un ouvrier ou un paysan *était* son travail – c'est d'ailleurs pour cela que déjà chez les Grecs anciens on ne le considérait pas comme libre. Le travail était toute son activité, les gens qu'il connaissait étaient liés à son travail, son conjoint était lié à son travail, son lieu de vie... Après la guerre de 39-45, il y a eu la génération qui a connu les premiers bouleversements de ce temps industriel avec les vacances, les week-ends, la retraite. Ensuite, les années 1970-1990 affirment

la rupture profonde d'un temps à un autre. Dans ce processus de longue période des sociétés industrielles, les 35 heures ne sont qu'un épiphénomène. Ce qui est important, c'est que la vie s'est allongée énormément, qu'il y a droit à la retraite, et aux études, et que la place du travail a été réduite en durée et en pourcentage. Mais avons-nous su réorganiser nos sociétés sur ces bases ?

Toujours est-il que l'homme a su se désaliéner du travail sans diminuer son niveau de vie... phénomène de masse où travailler devient une manière *de se réaliser*: l'idée que le travail est le lieu de la réalisation de l'individu aurait été une idée aussi absurde pour un membre des élites sociales pendant des millénaires comme pour un ouvrier du XIX^e siècle.

Troisième information: dans notre société, on fait en moyenne une année d'étude pour deux années de travail. On fait 18,8 ans d'études (on sait que c'est très inégal) pour travailler 40 ans. Cela représente un autre bouleversement: on rentre dans la vie d'adulte avant d'avoir travaillé, on construit sa vie familiale, affective, son art du temps, son art du logement, le choix de son quartier, etc.

Quatrième information: on dort moins que nos grands-parents, 1 heure de moins par jour, on a gagné 25 000 heures de sommeil, parce qu'on est moins fatigués et parce qu'on est plus stressés;

c'est à peu près le temps qu'on passe à faire des études. Enfin, les 100 000 heures qu'on a gagnées de vie depuis l'invention de la télévision, on les passe... devant la télévision. On peut se dire qu'on passe beaucoup de temps devant la télévision, mais avant on était mort. Cela relativise certaines critiques.

À l'inverse de ces grandes masses, pour donner le sens du mouvement, nous pouvons retenir aussi que plus de 50 % des femmes, depuis 1974, sont salariées ; 80 % des mamans aujourd'hui. C'est pour cela que je prends souvent comme référence le temps de travail des couples. Lui n'a quasiment pas varié depuis la Libération! Le temps de travail dans le couple n'a pas diminué, il est le même qu'avant 1968 mais réparti différemment. C'est pourquoi les plaideurs de la fin de la valeur travail – qui sont parfois un peu obscènes dans une société qui a trois millions de chômeurs et un million de RMistes sans parler des préretraités –, ces plaideurs ne parlent pas du recul de la place du travail au sein des familles, mais de son recul uniquement dans le modèle masculin social. C'est une angoisse de droite face à une évolution réellement importante des fonctions masculines et féminines dans les sociétés de la connaissance. Et il est surprenant que la gauche qui a fait les 35 heures ait instauré une parité politique formelle, alors qu'elle réalisait avec les

35 heures une parité fondatrice potentiellement d'avant-garde en Europe.

Car deux fois 35 heures, cela fait... 70 heures, c'est-à-dire sans doute le temps de travail moyen des couples européens. Une des grandes batailles politiques en ce moment, en Europe, est ce débat entre pays qui remettent – ou tentent de laisser comme l'Italie – les femmes à la maison pour tout ou partie de leur temps, et les pays qui passent aux 35 heures ou inventent d'autres types de régulation souple du temps de travail. Acceptons que le couple doive en ce moment 70 heures de travail à la société pendant 42 ans et discutons de sa répartition, dans le couple, dans la vie, entre les métiers.

... Et réjouissons-nous que les progrès de la productivité, grâce à l'immense évolution technologique des XIX^e et XX^e siècles, avec la révolution informatique, aient libéré l'homme de la contrainte du travail comme structuration de l'ensemble de sa vie. Je pense que c'est quelque chose de positif dans l'histoire de l'humanité. Le travail est important et central. Je suis un partisan du travail, du travail pour plus de gens, plus tôt et plus tard dans la vie, mais en quantité moindre. Je suis même inquiet d'évolutions négatives, par exemple dans la jeunesse où souvent le travail n'arrive, quand il arrive, que beaucoup trop tard, quand on a déjà construit sa vie. Nous pensions la vie comme un trajet court avec des étapes succes-

sives bien ordonnées. Nous devons la penser longue, avec des activités parallèles. Le travail, l'affection, la découverte, le logement..., chaque champ se parcourt avec un trajet propre qui a ses règles propres, avec des ruptures, des événements, des hauts et des bas, une logique d'aventure où l'enjeu est d'être le plus souvent possible acteur et non sujet. Et dans ces vies de trajets multiples et « interactés », la place du travail doit être la plus permanente possible; comme celle de l'amour ou de la découverte.

Le lent chemin de l'appropriation du temps

Pour poser les enjeux, je dirai simplement que le travail était tellement omniprésent que c'était un donner, donc qu'on ne se posait pas tellement la question du travail, sauf les élites sociales qui, longtemps, ne travaillaient pas. Rappelons que les élites sociales n'ont jamais travaillé jusqu'à la fin du XIX^e siècle, voire jusqu'à la guerre de 14-18: le rentier disparaît avec la Grande Guerre, en tant que groupe social constitué. Les élites sociales n'ont pas connu le rapport au travail – du moins une grande partie d'entre elles, car les patrons eux étaient actifs. Dans ce type de société, le travail était tellement structurant que c'était un « donner ». En quelque sorte, il s'apprenait à peine; il vous envahissait, il vous entourait, dans la société rurale comme dans les quartiers ouvriers: l'image des parents, le rythme

de l'usine, le rythme de la cloche de l'église faisaient que la structure du travail, le temps, la nécessité du travail étaient des données évidentes de la société.

Or, progressivement, le travail va devenir un « construit ». On a aujourd'hui des générations entières de gens qui à 25 ans n'ont jamais travaillé et qui ne savent pas ce que c'est que travailler, à cause des études longues ou du manque d'emploi. Ces jeunes ont déjà fait leur vie, ils sont déjà en couple, ils s'aiment, ils ont parfois un logement, ils ont peut-être un enfant, ils ont souvent fait quelque 20, 22, 23 ans d'études, et à ce moment-là, quand tout est construit, ils se disent : « Maintenant, si on travaillait ? » C'est cela que j'appelle un construit qui fait que le travail est une part de nos sociétés d'abord envahie en masse de temps par les non-travailleurs et le temps libre des travailleurs. Autrement dit, si on prend tout le temps disponible en France sur une année, le travail en occupe 12 %. C'est cela qu'il faut comprendre pour bien saisir que les 35 heures ne sont pas responsables de cet état de fait. Cette loi porte la charge d'incarner et de symboliser cette réalité culturelle que nous n'avions pas vue, ou pas voulu voir.

Aussi, les 35 heures, ce n'est pas une quantité, c'est une structure et une symbolique. 35 ou 40 heures, là n'est pas en réalité la question. D'ailleurs, dans la plupart des métiers, on pense à

son travail quand on n'y est pas. Le temps de travail est très difficile à mesurer dans les sociétés modernes – et encore plus avec internet et le téléphone portable. Dans une enquête effectuée auprès des cadres, on leur demandait : Quand avez-vous eu la meilleure idée de la semaine ? 60 % répondaient : Sous la douche. En revanche, il y a d'autres métiers où ce n'est pas le cas. Il y a des gens qui travaillent à l'heure, surtout dans les métiers simples et pénibles. Et d'ailleurs, le travail à l'heure a été inventé pour les ouvriers et les brassiers. Tout cela pour constater qu'on est dans un immense changement sur la question du temps qui est en train de bouleverser nos sociétés.

Le temps était une question laissée aux philosophes ou aux prêtres, tandis que le politique gérait l'espace : les frontières, les cantons, les communes. Les sociétés étaient organisées par l'espace, et le temps était la question des philosophes parce que c'était la question de la vie, de la mort. Or nous assistons à la prise de pouvoir du politique sur le temps, celui du long terme écosystémique comme celui de la durée du travail, celui de la santé publique aussi et de l'espérance de vie...

Retenons que nous sommes dans des sociétés où l'espace, maintenant, n'a plus du tout la même importance puisque nous vivons tous sur la même petite planète close, que nous voyons tous les jours à la télévision. Et en même temps nous

sommes hypermobiles dans ce champ clos, nous nous déplaçons sans arrêt: chaque Français parcourt en moyenne quarante kilomètres par jour, alors que son grand-père en faisait cinq. Cinq kilomètres, c'est la vie de quartier, la vie du paysan dans sa commune, alors que quarante kilomètres, c'est évidemment tout à fait une autre société dans son rapport à son espace, où les frontières ne font plus beaucoup sens. On ne dort pas dans la commune où on travaille, 60 % des gens ne travaillent pas dans la commune où ils votent, donc ils ne votent pas forcément pour des gens qui vont créer de l'emploi mais pour des gens qui vont créer du silence, de bonnes écoles, des jardins, etc. Il en résulte un découplage de la citoyenneté. Nous avons donc, d'un côté, ces enjeux sur le territoire et, d'un autre côté, le temps s'allonge d'une façon extraordinaire. Et le territoire se mesure en durée: je suis à dix minutes de mon boulot et trois heures de ma résidence secondaire...

Nos grands-parents avaient un rêve, c'était que le fils soit assis au bout de la table avant qu'ils ne meurent. Quand les enfants étaient mariés et que le fils reprenait la ferme en France, dans les années trente où la majorité des gens étaient dans les campagnes, la vie était réussie. Aujourd'hui, on hérite quand on est déjà à la retraite, on vit avec quatre générations dont une active. Qu'est-ce qu'une vie réussie dans ces conditions? Comment

cela se mesure-t-il? Nous vivons sous les yeux de nos parents. Nos parents nous voient réaliser toute notre vie, ils regardent tous nos choix. La rupture fondatrice de la mort du père est une tragédie terrible mais qui était aussi une rupture, parfois libératrice. On fait comment maintenant quand parents et enfants sont à la retraite ensemble? Ainsi, dès que l'on réfléchit au temps et à ses évolutions, on se trouve entraîné au cœur du changement de nos sociétés. Sans doute parce que nous sommes la première société à avoir réalisé le rêve de la vie longue démocratisée et généralisée. Rêve millénaire enfin possible. Mais qu'il convient d'apprendre à voir, à habiter et à désirer.

Le temps fut donc à Dieu; il fut au travail; il est maintenant en train d'être approprié par l'individu autoproducteur de sa propre vie. Il faut mettre des valeurs derrière cela. Dire la dimension profondément humaniste de cette bataille qui a permis qu'il y ait des hommes qui ne soient plus simplement leur travail: cela entraîne que petit à petit je m'approprie le temps, parce que le temps c'est une propriété. Or, jusqu'à la Révolution française, le temps appartenait à Dieu. Lorsqu'on a créé la décade, lorsqu'on a supprimé le dimanche férié, c'était bien sûr pour augmenter le travail, mais pas seulement, c'était aussi pour laïciser le temps. Le dimanche n'appartenant plus à Dieu, on peut travailler. Il y a donc eu le temps qui a appartenu à Dieu:

c'était le temps des sociétés rurales. Le premier pape, Constantin, disait: « Je vais dispenser les pauvres de repos. » Il fallait dispenser les pauvres de repos pour permettre aux autres de mener une vie contemplative.

Le temps de la société industrielle, lui, est complètement différent. Napoléon avait une formule: « L'ouvrier peut travailler tous les jours puisqu'il mange tous les jours. » Le repos éventuel étant pensable pour améliorer la productivité du travailleur. C'est d'ailleurs la conception des marxistes – la reconstitution de la force de travail: je ne travaille pas quand il faut que je me reproduise, que je dorme, qu'éventuellement je me cultive pour pouvoir enrichir mon travail, mon savoir-faire... Dans le temps de la société industrielle, le non-travail est légitimé quand cela apporte à la productivité du travail, sinon c'est le temps du vice, du café, de la luxure, de la marge. Ce temps industriel a été petit à petit quitté, grâce aux luttes sociales, pour l'école, pour la santé, pour le repos, pour le loisir, pour enrichir la tête du travailleur, ouvrir ses horizons par le voyage et la culture. (Loisir signifie ce qui est autorisé par la loi, ce qui est utile pour que le travail s'améliore.)

Les premiers qui ont eu l'idée des congés payés, ce sont les institutions catholiques. Il y a par ailleurs eu les militaires, parce qu'ils trouvaient que pour que le jeune devienne un bon

soldat, pour qu'il soit en bonne santé, il fallait qu'il aille à la campagne pendant les vacances. Il y a donc là une revendication de vacances, d'aération, de colonies de vacances, etc. Et il y a eu évidemment les mouvements sociaux, la gauche, les luttes sociales et puis d'autres mouvements parce qu'on ne se mariait pas au XIX^e siècle: on partait en ville et on se mettait en ménage et pour se marier il fallait revenir présenter la promise au village. La première idée d'une semaine de vacances par an pour tout le monde, c'était pour qu'on puisse aller régulariser les situations matrimoniales. Vers 1850, c'est là qu'on a commencé à parler d'une semaine de break pour qu'on puisse reconstituer les familles devant le prêtre et donc rentrer dans la norme. Et puis sont arrivées les vacances, et les vacances nous ont appris depuis la guerre ce phénomène extraordinaire qu'est la mobilité et qui fait qu'aujourd'hui deux tiers des Français partent en vacances. Il y a encore un tiers qui ne part pas; celui-ci s'éloigne, il est de plus en plus différent de ceux qui partent, qui bougent, qui sont mobiles. Cette partie immobile de la société existe et s'enracine dans le territoire, dans nos villes, dans certains quartiers.

Rappelons-nous que le dimanche n'est férié que depuis 1906, rappelons-nous que le samedi férié – sur le modèle anglais du week-end – date seulement de 1918. Une demi-journée a été accordée aux femmes « en remerciement de leur

contribution à l'effort de guerre », pendant la guerre de 14-18. La Chambre a voté pour qu'elles aient le samedi après-midi en remerciement: « Les dames pourront ainsi préparer le dimanche de leur mari. » Les congés payés, comme on le sait, ce n'est qu'en 1936, une époque où, il faut le rappeler, le Front populaire ne donna pas le droit de vote aux femmes. La retraite c'est la Libération. Ces grandes évolutions sont concentrées surtout sur le XX^e siècle.

Avant, le temps du paysan bas-breton de 1900 et celui de l'an 1000 n'étaient pas très différents. Il y avait certes eu un progrès technologique, mais il n'y avait pas un changement radical. C'est le XX^e siècle qui a opéré un basculement qui nous amène dans ces sociétés mobiles et scolaires dans lesquelles nous sommes maintenant, dans lesquelles on a le sentiment que le temps est à soi et comme il est à soi on ne veut pas le perdre. C'est pour cela qu'on n'accepte pas de faire la queue à la poste, qu'on veut être servi tout de suite dans les magasins, c'est pour cela que si le temps est à nous on ne veut pas le perdre... et donc décider soi-même de n'en rien faire. Et si j'attends un quart d'heure, je vais devenir hystérique. Les salariés qui souffrent le plus de cette évolution sont ceux qui servent, parce que le client, même s'il n'a rien à faire, veut toujours que ce soit fait tout de suite. On est dans cette logique de l'urgence, comme on dit dans nos sociétés.

M'étant approprié le temps, je veux être le seul à décider de le perdre. Et, dans certains métiers, le salarié dans son temps libre stresse le salarié au travail au moins autant que le patron.

L'invention de gestes et de valeurs nouvelles

Pour parler essentiellement du changement, il faut bien voir que derrière cela il y a l'invention de nouveaux gestes, de nouvelles valeurs, de nouvelles représentations sociales et spatiales, de nouvelles relations sociales à partir de ce qu'on a appris pendant les temps libres et les vacances. Pour donner des dates repères: de 1950 à 1980, immense processus de démocratisation, on a appris les vacances, les voyages, les valises, on a appris l'eau, on a appris les « bouffes » avec les copains, le ski, on a appris les barbecues, le short et le ballon. Et depuis les années quatre-vingt, on mélange avec la vie quotidienne tout cet acquis des vacances, le jeans, le short, les repas entre amis, le sport... Les dîners entre copains en semaine chez soi ont augmenté de 60 % en dix ans à Paris. Il y a 10 millions de Français qui jouissent d'un jardin de plus en 10 ans. Et le jardin est essentiellement l'endroit où l'on mange, où il y a un point d'eau pour les enfants, piscine, bassin gonflable. C'est au fond l'espace de vacances introduit dans le quotidien. De même, la chambre d'amis est devenue un indicateur social: les 30 % des milieux supérieurs ont tous une chambre

d'amis, les milieux moyens une sur deux et les milieux modestes jamais. La norme HLM ne comporte pas de chambre d'amis.

Tout cela résulte de ce qu'on a appris pendant les vacances. On part en vacances en tribu, on ne part pas seul en vacances. Il y en a qui le font mais la masse des gens part à deux, trois familles, en groupe... Les vacances sont un mouvement tribal, où on va à la mer, à la montagne, à la campagne, hors saison. Jean-Didier Urbain a écrit que « la plage c'est la ville sans les murs ». Belle image, on cherche l'autre en vacances, l'autre dans un cadre « dé-ordinaire ». Il y a une élite qui aime dire être toute seule – ce qui veut dire avec des gens choisis en réalité. Mais pour la masse, ce qu'il y a de bien à la plage, c'est les autres, les corps, les regards, l'eau et le soleil partagé, avec une certaine densité qu'il faut respecter, parce qu'au-delà ce n'est plus agréable. C'est ça, les vacances, cette société qui se déshabille et qui se met en scène, qui se crée du relationnel, qui fait des choses ensemble et après ramène cela dans sa maison. C'est cela qu'on appris depuis trente ans. Alors que dans la plupart des maisons, avant, n'entrait que la famille. On ne faisait pas entrer les amis dans la maison.

Ce temps libre qu'on a structuré depuis l'après-guerre, notamment avec les vacances, on le mélange donc dans le temps collectif. Et c'est cela qu'on est en train de vivre, le mélange des

valeurs du temps qu'on a apprises des vacances et des loisirs. C'est cela que les 35 heures nous ont révélé. Les 35 heures, fondamentalement, n'ont rien changé, mais elles ont révélé, rendu public ce type de phénomène. Elles l'ont accéléré à certains endroits. Mais ce type d'évolution est une tendance de longue période qui nous sort peu à peu des sociétés industrielles et nous impose d'entrer dans des sociétés de l'être, du sens, de l'aventure du libre temps.

En outre, il faut bien comprendre qu'il n'y a pas de société d'éducation et de consommation sans temps pour éduquer et consommer. C'est-à-dire que la société de consommation est une société où le temps de travail doit diminuer, parce que quand on travaillait tout le temps, on n'avait pas le temps de faire des études et de consommer. N'oublions pas que le premier secteur d'emploi de nos sociétés, c'est l'emploi du temps libre. Daniel Cohen donne un chiffre: il dit que 60 % des gens de notre société contribuent à nous fournir les biens et les services dont on a besoin, de celui qui le produit à celui qui le vend. Finalement, c'est le même ratio qu'il y a un siècle : en 1900 comme en l'an 2000, il y a 60 % des gens qui produisent des tomates, des chaises, des murs, des maisons.... Mais en 1900, il y avait 40 % de pauvres ruraux qui servaient au ramassage des récoltes qui ont disparu. Et ces 40 % s'occupent maintenant du corps des autres. 40 %

de gens dans cette société enseignent, soignent, éduquent, s'occupent de nos vacances, c'est-à-dire l'immense investissement sur le corps, ce qui fait que nous sommes en bonne santé, intelligents, beaux.

Il y a d'ailleurs des conséquences amusantes des 35 heures: le développement du gommage chez les dames, et le développement des produits frais le samedi matin parce qu'une des conséquences des 35 heures, c'est qu'on se fait des « bouffes » entre copains, avec des produits frais le samedi matin dans les quartiers populaires. On oublie généralement que les 35 heures, dans beaucoup de milieux populaires, ont permis l'accès au week-end, parce que le week-end n'était pas encore une réalité populaire, le samedi étant le jour de l'autoproduction domestique – courses, ménage, bricolage. Et n'oublions pas que la première activité du temps libre c'est le travail pour soi. Cessons de confondre temps libre et repos. Dans la vie, on travaille plus longtemps pour soi qu'on ne travaille pour son patron. Marx doit en faire des insomnies comme le patron du Medef.

Ensuite, nous avons cette énorme évolution de l'éducation, qui entraîne la hausse de la productivité, mais fait aussi qu'on passe d'une société de la fatigue à une société de stress. Avant, on était fatigué: un homme qui a pioché a sommeil, il dort. Un homme qui a été toute la journée sur son

ordinateur est stressé. Le repos change complètement de nature.

En même temps, plus on est éduqué, plus l'essentiel de la richesse est dans le cerveau des gens – la bourse ne représente plus qu'une part de la richesse collective. On ne le dit pas assez, mais la plus grande appropriation du capital qui s'est passée depuis cinquante ans, c'est évidemment l'éducation. Quand on est éduqué, le savoir est dans la tête, on ne peut pas le reprendre, c'est un investissement inaliénable qui nécessite des soins attentifs pour rester productif et innovant. C'est un investissement à vie, mais qui sera très vite obsolète et donc un des grands rôles du temps libre, du voyage, c'est de revalider l'éducation. Plus l'individu est éduqué, plus il a besoin que son savoir soit revalidé et mis à jour.

Le manque de temps

Les personnes qui ont le sentiment de manquer le plus de temps sont celles qui ont fait plus d'études, avec évidemment une prime du manque, si l'on peut dire, pour les femmes diplômées, mamans et cadres. Parce que plus vous avez fait d'études, plus vous avez des curiosités ouvertes et donc, plus vous voyez de choses avec appétence; quand vous voyez un spectacle, vous savez ce que c'est, quand vous voyez un livre, vous avez envie de le lire... Les études ne servent pas qu'au travail, elles servent à ouvrir l'indi-

vidu sur une multiplicité de champs de l'existence et celui-ci va d'autant plus manquer de temps qu'il aura plus envie de faire des choses différentes. C'est pourquoi notre école de la promotion sociale doit devenir l'école de la promotion de l'individu. Il n'est que temps de la replonger dans la société générale tant pour ses buts que pour ses moyens en formant des citoyens heureux avec des maîtres heureux. Une école hors sol avec des enseignants qui n'ont jamais travaillé dans le privé et une école qui se réduirait à former des travailleurs, serait une école absurde pour le monde où vivront nos enfants. Au XX^e siècle, l'école a d'abord fabriqué des fonctionnaires et des cadres; il est temps qu'elle fabrique des voyageurs de la vie longue avec des enseignants issus des rangs de la société générale.

Ainsi, les gens qui manquent le moins de temps sont généralement ceux qui ont fait le moins d'études – hormis le phénomène de l'âge, évidemment. Le sentiment de manque de temps, c'est l'immense curiosité, l'appétence à découvrir, et cette appétence relève du fait qu'on est très éduqué et qu'on a besoin de réinvestir à tout moment, pour que ce savoir de départ reste toujours vivant. Pour prendre un exemple tout à fait pratique et simple, la plupart d'entre nous ont appris l'informatique, l'Internet tout seuls, chez nous, et nous nous en servons au bureau toute la journée.

Tout cela fait qu'on est dans une tout autre logique du temps: on était dans un temps lent et on entre dans un temps – stressé, je l'ai dit – qui est complètement discontinu, alors qu'on était dans un temps qui était fondamentalement continu. On avait un projet de vie: j'étais jeune, je faisais des études plus ou moins longues, je faisais le service militaire, le bordel ou pas, le mariage, le travail, les enfants, l'éducation, la retraite, c'était un modèle de temps très structuré. Le temps désormais est beaucoup plus imprévisible, beaucoup plus discontinu. Et aujourd'hui, partout dans les villes, on développe des politiques de l'événement, on développe des lieux de rencontre – la messe du dimanche ou la distribution de l'humanité ne font plus autant florès – parce qu'on a envie de grands événements: les lieux uniques, les choses uniques.

On voit bien qu'il y a une nouvelle structure du temps et derrière tout cela, ce qu'il faut bien voir c'est que l'essentiel du lien social est passé dans le temps libre. Je ne dis pas du tout que le travail n'a plus son importance dans la structuration du lien social, mais quand même l'essentiel de nos relations, de nos solidarités passe ailleurs: mes relations, ce sont les gens dont j'ai le numéro en mémoire sur mon portable, que je peux appeler n'importe quand, n'importe où, ils vont toujours me répondre. Ces gens j'en ai rencontré certains en jouant au tennis, d'autres,

en vacances, d'autres, ce sont des voisins, d'autres, je les ai rencontrés dans mon travail, ou c'est une ancienne copine: ce sont là les réseaux que chacun s'est construits. Et au fond, c'est le cœur des liens, pour la plupart des gens. Ce qui pose la question de ceux qui sont encore sur un modèle du lien social essentiellement lié au local, la part immobile de la société, qui se redéveloppe d'ailleurs en particulier dans certains milieux de pauvreté, voire dans certains milieux mal intégrés. Sorte de néosédentaires d'un monde mobile.

Ce sont là des bouleversements qui indiquent que le cœur du lien social s'est en partie déplacé vers le temps libre. Et les politiques cherchent généralement à restaurer le lien social, sans comprendre qu'il a changé de forme et de lieu. Il faut qu'ils cherchent les liens là où il sont et qu'ils se demandent comment organiser les structures publiques du temps libre, pour favoriser cette construction du lien sociétal entre les individus. C'est peut-être un élément déterminant qu'on a raté au moment de l'instauration des 35 heures.

*

Enfin, j'ajouterai une chose: la France est au quatrième rang mondial en matière de productivité horaire; les pays les plus productifs en matière de temps, ce sont les pays scandinaves, la

Belgique, etc. Les États-Unis sont derrière et il faut bien se représenter qu'il y a une relation entre la masse de temps travaillé et la productivité du travailleur. Il existe aussi une relation entre la productivité et l'éducation, et enfin entre les besoins du travail et la productivité au travail. Un élément important dans les pays scandinaves, c'est que les enfants sont gardés sur les lieux de travail. On sait que la dernière demi-heure, quand elle doit absolument aller chercher son enfant à l'école, sinon il est dans la rue, la productivité de la maman s'effondre. On sait aussi qu'il y a des gens qui sont plus productifs le matin que le soir. On sait qu'il y a des gens qui aiment travailler le dimanche parce que personne ne travaille. Avec les études d'opinions, on sait qu'il y a 25 % de gens qui sont très contents de travailler le dimanche de temps en temps, notamment pour éviter les repas chez les beaux-parents... Tous ces phénomènes d'attention à l'individu actif à un moment contribuent à augmenter sa productivité. Il y a là du grain à moudre.

Quand on prend tout le temps collectif en France, on travaille en ce moment 12 % du temps disponible. Aux États-Unis, c'est 16 % de temps travaillé collectif. Ils travaillent donc plus que nous, mais ils sont aussi dans cette réduction massive du temps par rapport aux trois générations précédentes. Le mouvement est le même partout, même s'il est plus accentué en France.

Pour finir sur la question du travail, je dirai que c'est déjà en tant que chef d'entreprise, parce que je dirige une maison d'édition, que j'ai commencé à me préoccuper de cette question. J'ai fait travailler des jeunes et cela a commencé à me préoccuper: par exemple leur extraordinaire capacité à partir du jour au lendemain parce qu'ils étaient tombés amoureux d'un partenaire à mille kilomètres de leur entreprise. C'est-à-dire que je n'arrivais pas à fidéliser les gens qui travaillaient dans mon entreprise, et ce sur des critères affectifs. Être capable de quitter un boulot bien payé parce qu'on a une aventure passionnante à l'autre bout de la France, c'est quelque chose de tout à fait fascinant. Il me semble que dans les générations d'avant, on n'aurait pas eu les mêmes hiérarchies!

Plus fondamentalement, je dirai qu'il y a une vraie question sur le travail parce que pendant longtemps la société était tellement construite sur le travail jusqu'à la seconde guerre mondiale et encore jusque dans les années soixante-dix, qu'en quelque sorte, on « tombait dans le travail » simplement en sortant dans la rue. Et donc, d'une certaine façon, l'idée du travail structuré, de la vie privée et du choix de la résidence à côté de son travail ne se discutait pas, elle était évidente. Dans les sociétés modernes, quand on est en couple, la probabilité de faire le même travail toute sa vie est quasiment nulle, d'où des pro-

blèmes énormes chez les gens qui se déplacent, etc. Je crois que c'est une question fondamentale, car on est face à une situation où cette culture du travail a été cassée. Le temps s'est énormément distendu, allongé, on est en train de le vivre, de se le raconter, on a un peu de mal à le désirer. Pourtant l'espérance de vie d'une société reste, me semble-t-il, un indicateur central de sa réussite et de sa créativité. Et la force de la mutation que nous vivons est d'avoir généré un immense temps à soi, de l'avoir brassé avec le temps de travail, ses normes et ses valeurs. Les 35 heures ont été le signal de notre prise de conscience. Elles nous ont permis de voir que nous étions en train de télescoper travail, loisir, vacances, culture, famille, logement mais sans le penser, sans le dire et sans chercher à y créer de l'égalité et du projet. Aussi est-il urgent de mettre en place une réflexion et des politiques publiques sur les questions liées au temps pour cesser d'affronter l'avenir avec des idées du passé et pour commencer à démocratiser ces temps si nouveaux et si inégalement accessibles.